ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Christian Manso

Le 7 juillet 2015

Discours de bienvenue de Monsieur Pierre Peyré, Vice-président de l'Académie de Béarn

Mesdames, Messieurs de l'Académie,

Me serais-je douté, ce 3 Avril 1992 où je rencontrais pour la première fois le Doyen Manso, que j'aurais le plaisir de l'accueillir un jour à l'Académie de Béarn ?

C'était à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Pau, à l'occasion du Colloque Joseph Peyré organisé par Hélène Charpentier et Pierre Delay, dans le cadre de la célébration du centenaire de l'écrivain béarnais entré à l'Académie de Béarn en 1935 au fauteuil d'Alfred de Lassence. Souvenir qui

n'est pas sans m'émou- voir car il me rappelle d'autres présences inoubliables de confrères disparus : souvenir de Pierre Tucoo-Chala qui présidait le Comité des manifestations réunissant l'Académie de Béarn, l'Université de Pau, le Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques et la Ville de Pau ; et souvenir aussi de Michel Haurie et Albert Thabault, qui nous laissent deux très belles contributions sur le Béarn et l'Afrique du Nord. Avec Hélène Charpentier et de Pierre Delay, nombre de membres de notre Académie avaient également pris part aux travaux de cette rencontre littéraire : Louis Laborde-Balen, Olivier Caudron, René Baud, Christian Desplat, Pierre Minvielle et moi-même. Ainsi, grâce à eux et à d'autres spécialistes, dont plusieurs universitaires venus de l'autre côté des Pyrénées, les grands thèmes de l'œuvre de Joseph Peyré : le Sahara, l'Espagne, la Montagne, le Béarn et le Pays Basque, avaient été sortis du purgatoire.

Emotion d'autant plus forte que ma tante, la veuve de l'écrivain, écrivain elle-même, avait assisté à toutes les communications. Je la revois assise aux côtés d'Yves Berger, directeur littéraire des Editions Grasset qui avait répondu à son invitation et à celle de l'Université. Je la réentends surtout, me dire tout le bien qu'elle pensait de la deuxième communication de la première journée, celle d'un certain Christian Manso ! Elle ne le connaissait pas, mais le nom l'avait accrochée, elle qui avait rencontré son futur mari à Madrid et qui savait qu'en tauromachie, manso, qui s'oppose à bravo, signifie : doux, calme, apprivoisé, et se dit d'un taureau qui refuse le combat ; un taureau qui n'est pas brave, en somme. Or, pour elle, la communication orale de Christian Manso à propos du Guadalquivir de Peyré en 1953 : « L'hydrisme dans Guadalquivir » avait eut du panache. La passion de l'auteur à dire son texte et la puissance de ses évocations l'avaient conquise, bien au-delà de son son élogieuse conclusion : « Joseph Peyré a facetté méticuleusement autant qu'habilement ce diamant de la première eau pour en révéler toute la fulgurance. Et son écriture qui tend à la mythification est à la hauteur du sujet abordé. A l'évidence, le *grand fleuve* - traduction littérale de *Guadalquivir* - possède son chantre. » De fait, Georgina Peyré, connaissait bien Séville où elle séjournait régulièrement avec son mari lors de la Semaine Sainte. Elle avait illustré son livre de 1955, « La passion selon Séville », et vouait à la *Marisma* et à la fascinante beauté des secrets de la capitale andalouse un amour indéfectible. Elle ne pouvait être que sensible à la thèse du conférencier décortiquant le rôle majeur de l'eau dans les représentations de l'auteur de *Guadalquivir* comme dans la symbolique de son roman. Un

roman au fil duquel résonne la chanson déchirante de Pilar, agenouillée au bord de son lavoir : « Par la Vierge du Carmen,/De l'eau, de l'eau, je vous en prie ! »

Quatre ans plus tard, c'est en prenant mes fonctions de professeur à la Faculté des Sciences et Techniques de l'UPPA, que je retrouvai Christian Manso. Il était le doyen de la Faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines. Près de 20 ans ont passé depuis, qui scellent la grande estime que je porte à l'universitaire, et l'amitié que m'inspire l'amour que nous partageons de l'Espagne.

L'Espagne, je vais lui laisser le soin de nous en parler. N'est-elle pas, ici pour nous, sa carte de visite ? Quant à l'universitaire c'est un parcours si droit, qu'il est inutile de broder. Ainsi est l'homme que je connais, taillé d'un seul bloc entre une terre d'élection qu'il cultive et qui le cultive, et un métier d'enseignant-chercheur que *l'éméritat* lui permet de poursuivre activement aujourd'hui, au-delà de la retraite.

Né à Besançon Christian Manso est agrégé d'Espagnol et docteur d'Etat ès-Lettres et Sciences humaines. Il a commencé sa carrière à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour en 1972 et l'y a achevée en janvier 2010, après être passé par les grades d'assistant, de maître- assistant, de maître de conférences et de professeur des Universités dans lequel il accède à la prestigieuse *classe exceptionnelle.* Sur le plan administratif, il a été élu quatre fois consécutives, de 1979 à 1999, Doyen de la Facultés des Lettres, Langues et Sciences Humaines. Un poste que nous connaissons bien à l'Académie de Béarn car il porte la marque de Pierre Tucoo-Chala, dont le nom est gravé à l'entrée de la bibliothèque spécialisée de de cette Faculté. Sur le plan pédagogique, Christian Manso a dispensé ses enseignements du DEUG aux classes préparatoires aux concours du CAPES et de l'Agrégation, en passant par les traditionnels DESS, DEA, et Master. Sur le plan de la recherche il a été, de 1998 à 2010, Directeur du Laboratoire de Recherche en Langues et Littératures Romanes, Etudes Basques et Espace Caraïbe.

Spécialiste de l'histoire des idées et de la littérature de la fin du XIXe siècle et de la dernière moitié du XXe siècle en Espagne et en Europe, il a développé les relations de l'Université de PAU par des accords de coopération internationale ainsi que par des programmes européens Erasmus avec plusieurs Universités espagnoles, portugaises, allemandes, italienne et anglaise.

Bien sûr, il a siégé au sein de toutes les grandes instances de notre belle Université qui s'étend de Tarbes à Bayonne : Conseil d'Administration, Conseil Scientifique, Conseil des Etudes et de la Vie Universitaire et, bien entendu Conseil de Faculté.

Un homme d'un seul bloc, vous disais-je ! Et j'ajouterai : bien enraciné en Béarn avec sa famille. Il rejoint celle de notre Académie, et c'est un bonheur pour nous de l'y accueillir en qualité de *membre correspondant.*

Mon cher Christian, c'est une joie pour moi te remettre selon la *Coutume,* en notre nom à tous et au cours de cette *séance ordinaire,* où je peux encore te tutoyer hors le protocole et la grande solennité des *séances publiques* de titularisation, la médaille et le cordon à la marguerite, symboles de notre Académie.

Mais d'ores et déjà, Monsieur le Doyen, je ne peux que vous dire : bienvenue parmi nous, Monsieur l'Académicien !

****

Discours de remerciements de Monsieur Christian Manso, nouvel académicien

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Je tiens d'entrée à présenter mes remerciements les plus sincères à cette noble et docte Institution qui a retenu ma candidature à un poste d'académicien correspondant et m'a donc fait l'honneur de m'accueillir en son sein. Je ferai un remerciement tout particulier à l'égard des membres du Bureau de cette Institution qui ont eu à se prononcer au préalable sur mon dossier, et, plus encore, à l'endroit de Pierre Peyré auquel me lie une indéfectible amitié, née de notre infrangible attachement à la personnalité et à l'œuvre du béarnais universel que fut, qu'est Joseph Peyré.

Durant ce laps de temps qui m'est concédé dans ce qu'il convient d'appeler ce rituel de passage, soit quelques vingt minutes, je vais tenter d'esquisser quelques traits de ma personnalité qui, je l'espère, vous aideront à mieux cerner le pourquoi de cette candidature. Je ne suis pas béarnais, je le confesse tout de go ; cependant je goûte chaque journée qui passe, ces heures qui vont s'égrenant, en cette terre où, tout compte fait, j'ai davantage vécu que sur celle qui m'a vu naître.

Né à Besançon en 1944, à la suite de quelque caprice de l'Histoire, j'ai baigné dans l'heureuse confluence de deux sangs : l'un purement franc comtois -celui de ma mère- ; l'autre purement castillan -celui de mon père. J'ai grandi dans cette Vesontio, cette citadelle que Jules César considérait comme inexpugnable, enserrée en cette belle boucle qu'y forme de Doubs, mais dont toutefois la devise laisse quelque peu perplexe, à savoir l'adverbe Utinam (plaise aux dieux que).

J'ai étudié en cette ville que Victor Hugo, à tort ou à raison, qualifiait de « vieille ville espagnole ». Certes, il y demeurait quelques vestiges de l'empire espagnol, mais ce qui était davantage prégnant à pareille époque, c'était surtout ces îlots d'espagnols que le destin avait éparpillés çà et là, qui tout en

s'intégrant à la société française de l'après guerre, conservaient le génie de leur langue et leur idiosyncrasie bien marquée.

Après Besançon, je passai de l'autre côté de la Méditerranée ; je pris la direction d'Alger, Alger la blanche, pour sûr, mais aussi Alger la bigarrée, Alger l'exubérante, Alger l'accueillante, où j'enseignai l'espagnol à la Faculté des Lettres ainsi qu'à l'Ecole Supérieure d'Interprétariat de l'Université d'Alger. Alger était, alors, un carrefour polyphonique, un creuset de cultures ondées et chatoyantes, où chiliens, cubains, angolais, palestiniens, allemands de l'Est, russes, mais aussi canariens en exil, dialoguaient, échangeaient, refaisaient le monde. Durant mon séjour j'ai enseigné aux côtés d'un intellectuel espagnol exilé qui après avoir séjourné en Russie puis en Chine, était venu s'établir à Alger. Certainement pour respirer délicatement -secrètement ?- les effluves émanant de sa terre natale.

Je quittai Alger pour Dijon où durant un an je dispensai un enseignement de l'espagnol dans un lycée pilote. Dans cet intervalle, je me préoccupai très sérieusement d'un sujet de thèse et des publications de postes d'Assistant d'Université dans le Bulletin Officiel de l'Education Nationale. J'étais pris de l'envie de faire une carrière universitaire, fort de mon expérience algéroise, et si possible de me rapprocher d'un « lieu naturel », comme dirait Aristote, c'est-à-dire d'Anglet où la famille de mon père, après avoir franchi -bien des temps auparavant- le fameux « Pont des Sorts » dont parle si bien Joseph Peyré, avait élu domicile.

Oui, je désirais « revenir » en cette région, si proche de l'Espagne. Je désirais « retrouver » une Espagne, que j'avais déjà beaucoup sillonnée et dont j'avais patiemment pris le pouls. Je fus nommé Assistant d'Espagnol en cette rutilante Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Pau en septembre 1972, qui, comme par magie, était de par son architecture, une avancée de l'Espagne en ces terres béarnaises. Ne possédait-elle point un magnifique patio, parfaitement exposé, au centre duquel se trouvait un bassin au fond composé d'une mosaïque de pâte de verre enluminée de dégradés de bleus ? Cette Faculté ne pouvait que refléter l'esprit d'un transpyrénéen éclairé, convaincu, celui du Doyen Pierre Tucoo-Chala.

J'ai été moi-même élu Doyen de cette Faculté en mai 1979. Commençait pour moi une vie nouvelle, tant la tâche attenante du Décanat est prenante, trépidante, exaltante, qui fait se cumuler -aussi harmonieusement que possible- diverses activités qu'il faut mener de front : les missions naturellement dévolues à tout enseignant-chercheur, son enseignement et sa

recherche -sans qu'ait été prévue quelque décharge de service- ainsi que celles relevant de l'administration d'une composante universitaire, qui sont des plus diversifiées, délicates, diplomatiques, et quelque fois résolument saugrenues, il faut bien le reconnaître.

Cette Faculté qui comptait 1732 étudiants en 1979, a connu son apogée dans les années 1990 avec quelques 4900 étudiants. Elle en comptait 4684 lorsqu'à pris fin mon dernier mandat. Le nombre d'enseignants titulaires qui se montait à 73 à ma prise de fonctions avait plus que doublé lorsque je quittai le décanat. La Faculté s'était étoffée entre temps ; elle avait diversifié son offre pédagogique. Le seul point négatif, c'est que le personnel administratif en général, si précieux à mes yeux, avait été concomitamment fortement réduit. Ce que je n'ai cessé de déplorer.

Ces vingt années de décanat (4 mandats consécutifs entre 1979 et 1999) ont été riches de rencontres, d'échanges, de réalisations avec des hommes et des femmes issus de tout le tissu administratif, éducatif, culturel, politique, du Béarn et du Pays Basque, et de l'Espagne bien entendu. Elles se sont signalées parfois par des vitesses vertigineuses. Pour que des liens solides se tissent, pour que le transfrontalier soit rendu tangible, efficient, productif, j'aurai été à l'origine des accords internationaux de coopération interuniversitaire signés entre l'Université de Pau et les Universités péninsulaires de Zaragoza, Pais Vasco, Valladolid, Valencia, Murcia, La Rioja, Carlos III de Madrid, Porto, Aveiro. Pour que les langues et les cultures des peuples de France, selon la formule de François Mitterrand, soient une réalité, entouré de tous les avis nécessaires, j'ai mis en place les DEUG de Basque et d'Occitan. J'ai tenu également à ce qu'ici une Section de Portugais se développe et gagne en réputation. Je n'ai malheureusement pu faire passer l'idée auprès de mes collègues de la présence de l'enseignement de l'italien en cette Faculté. Je le ressens comme un échec personnel.

Au-delà de l'aire ibérique je me suis attaché à compléter les échanges qu'avait développés cette ville de Pau avec la ville allemande dont elle est jumelée, à savoir Göttingen. C'est ainsi qu'en septembre 1989, représentant la municipalité de Pau pour commémorer le cinquantième anniversaire de la deuxième guerre mondiale, j'ai profité de l'occasion qui m'était donnée pour entamer des pourparlers avec les autorités universitaires allemandes et établir in fine une convention de coopération internationale interuniversitaire. Signée

quelques mois plus tard elle a été des plus fécondes, qui a fait se rapprocher des hispanistes, des germanistes, des francisants des deux côtés du Rhin.

A présent, en tant que Professeur émérite de l'Université de Pau, je continue ma recherche sur José Martínez Ruiz, Azorín (1873-1967), une conscience européenne, assurément, un francophile de toujours pour lequel j'ai organisé à Pau en étroite collaboration avec la Casa-Museo Azorín de Monóvar (Alicante) plusieurs Colloques internationaux réunissant espagnols, italiens, américains, allemands et français, bien sûr. Il me permet de faire le lien avec ce à quoi je me consacre présentement : l'interculturalité, l'identité, l'altérité, de part et d'autre des Pyrénées. Il va de soi que je souhaiterais faire bénéficier cette Académie de mon expérience en semblable domaine, si tant est qu'elle en entrevoit l'intérêt, le bien-fondé.

Il me reste à conclure sur cette trajectoire que je vous ai contée, dans ses entrelacs, et que, j'ose l'espérer, vous n'aurez point jugée intempestive, fastidieuse. Je conclurai sur quelque questionnement d'ordre personnel. J'exhumerai, tout d'abord, un court poème d'Antonio Machado à cette fin :

¿Para qué llamar caminos

A los surcos del azar ?

Todo el que camina anda, Como Jésus sobre el

mar.

A quoi bon appeler chemins Les sillons du

hasard ? Quiconque chemine, marche Comme

Jésus sur la mer.

C'est là une question qui peu à peu a fait son chemin en mon esprit depuis quelque temps déjà.

Et puis il y a eu, tout récemment, cette lecture stimulante -et enrichissante- du petit livre de Jérôme Ferrari, intitulé *Le Principe.* Il y est question de Heisenberg et de son « principe d'incertitude ». Jérôme Ferrari écrit à ce propos : « J'ai du mal à comprendre ce que signifie penser, j'ai du mal à comprendre ne serait-ce que le langage des hommes au-delà duquel s'étend le principe mais puisque c'est dans le langage des hommes qu'il faut l'exprimer

nous le ferons ainsi : la vitesse et la position d'une particule élémentaire sont liées de telle sorte que toute précision dans la mesure de l'une entraîne une indétermination, proportionnelle et parfaitement quantifiable, dans la mesure de l'autre ».

Quelle fut, quelle est, ma vitesse ? Quelle fut, quelle est, ma position, dans ce qui m'a été, et m'est donné, d'existence ?

Je vous remercie de votre attention.